4ème année—No 8. LE NUMERO, 10 CENTS. Samedi, 15 juillet 1905.

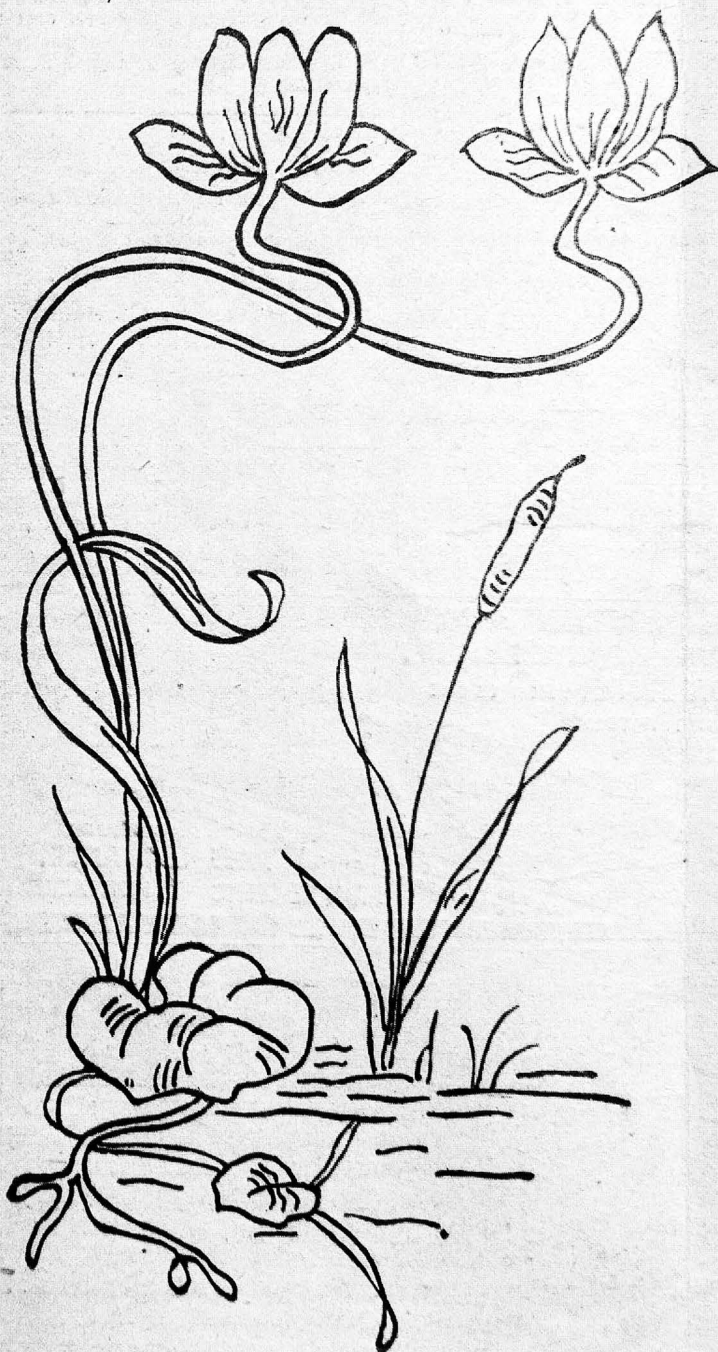
Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN · $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS · 1.00	TEL. BELL MAIN 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



...SOMMAIRE...

****

****

4ème Année — No 8 LE NUMERO, 10 CENTS Samedi, 15 juillet 1905.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS - - 1.00	TEL. BELL. MAIN 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

VOIX CHAMPETRES

(Vers inédits au "Journal de Françoise")

SI JE T'AIMAIS?

Midi sonne. Fuyons la plaine ensoleillée.
Laissons pour le moment les larges horizons,
Le ruisseau n'est pas loin ; par cette ombreuse allée
Allons nous reposer sur ces bords et causons.
Depuis longtemps ton front morose
Est devenu pâle, abattu.
De ton chagrin dis-moi la cause...
Si je t'aimais m'aimerais-tu ?

* * *

Dans le bosquet voisin l'autre jour égarée,
Je t'ai vu marcher seul, pensif et langoureux ;
Une larme coulait sur ta joue enfiévrée,
Et, tu soupirais, toi que je croyais heureux !
Alors pour écouter ta plainte
En indiscret, l'oiseau s'est tu.
Je fis comme lui... dis sans crainte:
Si je t'aimais m'aimerais-tu ?

Tu chantais ce matin une valse dolente,
Croyant que dans la plaine on ne t'entendrait pas.
Triste était la chanson, ta voix était tremblante,
Bavard était l'écho ; je l'entendis là-bas.
Je m'approchai toute pensive ;
Quand tu me vis le chant s'est tu.
Oh ! reprends ta chanson naïve...
Si je t'aimais m'aimerais-tu ?

* * *

Oh ! dis-moi si parmi les filles de la plaine
Il en est une qui t'ait remué le cœur,
Et si ces pleurs brûlants dont ta paupière est pleine
Ne sècheront jamais au rayon du bonheur ?
Nulle douleur n'est éternelle ;
Relève ton front abattu...
Regarde encor si je suis belle...
Si je t'aimais m'aimerais-tu ?

* * *

Trop jeune pour souffrir, attends que les années
De la neige des ans aient couronné ton front.
Ne laisse pas s'enfuir ces heures fortunées
Sans rire et sans aimer ; si vite elles s'en vont.
Dans l'onde où le clocher se mire
Vois près de ton front abattu
Rayonner mon plus beau sourire...
Si je t'aimais m'aimerais-tu?

(Arthabaskaville) *ADOLPHE POISSON.*

Pages d'Histoire

La célébrité de Murillo n'avait pas encore atteint son apogée, quand un jour, dans une fête politique, il aperçut, pour la première fois, donna Béatrix de Cabrero y Sotomayor, fille d'un grand d'Espagne, occupant auprès de la reine une position aussi élevée que recherchée.

Il la vit et l'aima. Tout de suite, sans lui parler, sans entendre le son de sa voix. Il l'aima parce qu'elle était belle, et parce qu'il sentit irrésistiblement que Dieu l'avait créée pour lui.

Les convenances, cependant, l'étiquette, implacable et cruelle, mettaient une barrière, en apparence, infranchissable entre lui et cet astre brillant qui se levait dans le ciel de son âme.

Longtemps, le pauvre Murillo regarda de loin la donna Béatrix, longtemps son cœur lui envoya, à travers l'espace, les plus doux ,messages de sa tendresse.

Parviennent-ils toujours à leur destination ces messages mystérieux que le cœur à un autre cœur envoie?

Au beau milieu de son rêve d'amour, hélas! si irréel, si intangible, on confia à Murillo les fresques d'une église à Séville.

Dieu lui-même se déclarait pour lui en lui offrant l'occasion de donner à sa bien-aimée une preuve de son amour.

Pour le décor principal, au-dessus du maître-autel, il attribua à la madone les traits charmants, l'ovale délicat, les yeux purs et mystiques de la donna Béatrix.

Tout son génie d'artiste passa dans cette œuvre. La Vierge fut si sublime, si radieuse de beauté, que Séville tout entière, au jour du dévoilement, éclata dans un long cri d'enthousiasme et d'admiration.

De ce moment, Murillo était entré dans la gloire. Il eut été célèbre sans l'amour, mais il le fut davantage à cause de cet amour.

La cour d'Espagne vint, à son tour visiter ce miracle de l'art, et la ressemblance de la madone n'échappa ni au roi ni à aucun de ses courtisans.

Donna Béatrix, attirée par le bruit fait autour de ce tableau, vint aussi et s'en retourna profondément touchée de cette respectueuse et silencieuse manifestation des sentiments de l'auteur.

"L'amour qui ne fait grâce d'aimer à nul être aimé", dit Dante par la bouche de sa Francesca, fit encore trouver à la fière Castillane un moyen de rapprochement entre elle et l'artiste.

Murillo fut présenté au roi d'Espagne, dont il conquit les faveurs, et bientôt, sans décheoir, donna Béatrix mit sa main dans celle que lui tendit, large ouverte, le peintre des douces vierges et des divins chérubins.

Leur union fut bénite au pied même de l'autel orné du portrait de l'exquise mariée.

Et voilà comment se termina le roman d'une des plus poétiques déclarations d'amour qu'ait enregistrée l'Histoire.

L'autre déclaration d'amour que je veux encore vous raconter ne fut pas aussi romanesquement et tendrement faite, mais elle est assez étonnante, cependant pour mériter une mention spéciale.

Guillaume le Conquérant, à l'instar du "gars" de Jean Richepin, "aimait celle qui ne l'aimait pas". Mathilde de Brabant, en effet, détestait tellement son prétendant et avait pour lui un si profond dédain, qu'elle en fit un objet de ridicule devant toute la cour.

Un jour, les lazzis et les moqueries qu'elle débitait sur le compte du malheureux soupirant, parvinrent aux oreilles de ce dernier,

Il y avait, dans ce temps comme dans le nôtre, ainsi de bonnes âmes qui font profession d'aller répéter aux intéressés les racontars désagréables, et Guillaume fut informé de sa défaveur auprès de la princesse Mathilde et du ridicule dont elle l'accablait.

Sa rage ne connut pas de bornes. De force, il pénétra jusque dans les appartements particuliers de la reine, où Mathilde travaillait, auprès de sa mère, à un ouvrage de tapisserie, saisit la jeune fille par les cheveux et la jeta violemment sur le parquet.

On s'attendait à un châtiment exemplaire, ou, pour le moins, à une guerre imminente.

"Or, qu'advint-il, je le dirai sans rire", la belle se releva en jurant qu'il n'y avait pas dans le monde entier, d'homme plus brave, plus digne de l'amour d'une femme que son Guillaume, et qu'elle n'en accepterait jamais d'autre pour mari.

Ils s'épousèrent, et nous ne les suivrons pas plus loin dans l'histoire.

Mais si ce moyen héroïque de faire entrer l'amour dans un cœur réfractaire convient à quelque soupirant incompris, c'est de tout cœur, que je lui livre.

FRANÇOISE.

M. H. J. Morgan, auteur du livre "Types of Canadian Women" et de plusieurs autres excellents ouvrages, vient de recevoir de l'Université de Kings College, Nouvelle-Ecosse, la plus ancienne université des provinces maritimes, le titre de docteur en droit. Le "Journal de Françoise" lui offre ses félicitations.

—Te voilà donc marié?

—Oui, et je suis si heureux qu'il me semble être célibataire!

+++

—Pas fameux, ce macaroni ; il ne file pas.

Le garçon, insinuant:

—Le macaroni sans fil, mais c'est le progrès, Monsieur!... Voyez plutôt ce qui se passe pour le télégraphe...

Petit courrier littéraire

I

"UN POETE CANADIEN" : *Octave Crémazie, par P. de Labriolle.*

La "Revue Latine" du 25 avril dernier contenait, sur le vieux poète de Québec, une magistrale étude, qui n'a pas échappé à notre attention, mais que les circonstances ne nous ont pas permis de signaler avant aujourd'hui.

M. de Labriolle, dont personne ici n'a oublié les savantes conférences et les aimables qualités sociales, nous donne là une preuve de plus de l'intérêt qu'il a toujours porté au développement intellectuel de notre pays, développement auquel il a lui-même si puissamment contribué.

Jamais celui que nous considérons à juste titre comme le père de la littérature canadienne — si tant est que la chose existe — n'a été apprécié avec une pareille maîtrise ; jamais l'homme n'a été jugé avec autant d'impartialité, et jamais le talent du poète n'a été étudié avec un esprit critique aussi sûr, avec une telle précision d'analyse.

Pour rendre justice à Octave Crémazie, il fallait être bien au courant des événements, bien connaître l'époque où il a vécu, le milieu où il s'est formé, l'état des esprits dont il a subi l'influence ambiante. M. de Labriolle, qui tout jeune qu'il est, peut déjà rivaliser avec plus d'un maître, avait toutes les qualités voulues pour se montrer à la hauteur de l'œuvre — si l'expression n'est pas trop ambitieuse — et voilà pourquoi son étude brille par un tel cachet de perfection.

J'y trouve en outre pour nous un témoignage flatteur de bon souvenir de la part de quelqu'un qui fut presque des nôtres, et dont l'exquise urbanité, en outre de son beau talent, a laissé dans nos cercles des traces si sympathiques et si vivaces.

Félicitations et remerciements.

II

"LA FAMILLE D'IRUMBERRY DE SALABERRY", *par Pierre-George Roy. — Lévis.*

L'éminent archiviste qui, au cours de ses autres travaux historiques, nous a donné entre temps de forts intéressants opuscules sur La famille Taschereau (1901) — La famille Frémont (1902) — La famille Juchereau-Duchesnay (1903) — La famille d'Estimauville de Beaumouchel (1903) — La famille Taché (1904). — La famille Godefroy de Tonnancour (1904), — vient de livrer au public tout un volume sur les tenants et aboutissants de la famille de celui qu'on est convenu d'appeler le "héros de Châteauguay".

M. Pierre-George Roy s'est déjà fait une réputation d'érudit dans le domaine de notre histoire. C'est un infatigable chercheur pour qui nos archives n'ont point de secrets, et sa publication périodique intitulée "Bulletin des Recherches historiques" constitue déjà une mine précieuse de renseignements utiles à bien des points de vue.

Il semble, du reste, que ces dispositions, il les tient par héritage, car on sait qu'il est le frère cadet de M. Edmond Roy, membre de la Société Royale, depuis longtemps classé au nombre de nos meilleurs historiens.

Le nouvel ouvrage de M. Pierre-George Roy est merveilleusement documenté, et les détails généalogiques qui s'y pressent à chaque page font foi de la conscience et du soin qu'on a mis à les recueillir.

Un des portraits surtout a réveillé d'anciens souvenirs chez plus d'un vieux. Il nous a reportés à l'époque de l'affaire du "Trent", quand, jeunes étudiants — le futur juge Henri Taschereau en tête — nous avions endossé l'uniforme anglais et formé une compagnie de Voltigeurs volontaires sous le commandement de Léonidas de Salaberry.

Il fallait alors nous voir parcourir les rues de Québec en chantant:

Allons, Voltigeurs, en avant!
Vole à la gloire,
A la victoire!
Allons, Voltigeurs, en avant!
Vole à la gloire,
Bannière au vent!

Va protéger nos champs et nos villes
Sous le drapeau qui possède ta foi ;
Tu trouveras de nouveaux Thermopyles:
"Léonidas" est encore avec toi!

(Musique d'Ernest Gagnon ; paroles d'un poète oublié.)

III

"NOTES HISTORIQUES SUR LA PAROISSE DE SAINT-GUILLAUME D'UPTON", *par M. F. L. Desaulniers, avocat et ancien député, Montréal.*

Voici encore un vaillant travailleur, épris de nos archives et des statistiques généalogiques qui s'y rattachent. Presque tous les ans, il nous apporte sa gerbe de documents et de renseignements chronologiques dont la somme formera plus tard une moisson féconde où nos historiens pourront puiser à pleines mains.

Son dernier volume est tout spécialement intéressant. M. Fabien Vanasse, dans une préface très élaborée et—détail à noter—datée du 15 septembre dernier, à bord du steamer "Arctic", où il suit l'expédition du capitaine Bernier à titre d'historiographe, parle du livre de M. Desaulniers dans des termes que je me ferais scrupule de ne pas reproduire ici :

"Les "Notes historiques" se composent, dit-il, de deux parties : l'œuvre des fondateurs ; leur généalogie.

"Cette étude d'archéologie paroissiale est appuyée sur une tradition locale encore bien conservée, et fidèlement transmise à l'écrivain par quelques-uns des contemporains des pionniers de la paroisse. Parmi les documents officiels cités, les uns émanent des autorités civiles et religieuses, et concernent l'érection civile et canonique de la paroisse ; les autres sont tirés des archives municipales et scolaires, et des recensements. L'auteur donne aussi les noms des premiers colons, les dates

de leurs contrats de concessions, les noms des vendeurs et des notaires instrumentant dans ce temps-là à Yamaska. En un mot, rien n'a été omis de tout ce qui concerne l'organisation des établissements primitifs."

Si l'on en faisait autant pour toutes nos paroisses!

IV

"THE CANADIAN WEST, ITS DISCOVERY, ITS DEVELOPMENT", translated from the French of Abbé G. Dugas.— Librairie Beauchemin.

Du même auteur:

"HISTOIRE DE LA PAROISSE DE SAINTE-ANNE-DES-PLAINES", — Granger Frères, éditeurs.

Voici deux volumes bien écrits, remplis de détails et de renseignements utiles, et — le premier surtout — d'un intérêt palpitant. Ils m'ont été adressés par l'auteur à la suite de l'entrefilet que j'ai consacré ici même à son livre sur l'affaire des Métis.

Pourquoi leur apparition a-t-elle passée si complètement inaperçue ? Hélas! c'est parce que notre presse se désintéresse de plus en plus les choses intellectuelles.

Ces ouvrages ont été adressés aux principaux journaux français du pays, et pas un seul n'a jugé à propos même d'en accuser réception.

Que voulez-vous? Les aventures de Ladébauche, de Thimothée, de Citrouillard et de Toinon prennent tout l'espace... et c'est si intéressant!...

Allons, messieurs les historiens et autres gens d'esprit, travaillez: voilà comment vous serez appréciés.

LOUIS FRECHETTE

Georges. — Et elle m'a donné une de ses adorables petites boucles de cheveux. Croirez-vous maintenant qu'elle m'aime?

Marthe. — Oui, elle doit vous aimer. Ces boucles lui coûtent un dollar pièce.

SCHALGA

(Légende)

Sur les rives du haut Danube se trouvait un haras magnifique ; il était plein de jeunes poulains ; tout auprès de ce haras, il y avait une jolie maison avec une allée soutenue par des colonnes en bois, ce qui la protégeait contre l'ardeur du soleil et les tempêtes de neige. La maison et le haras, les bergers et les chiens, tout cela appartenait à Schalga, la belle et jeune veuve aux yeux noirs, aux cheveux frisés et au caractère de faucon.

Et n'était-ce pas une originalité bien rare que de consentir quand on est femme et seule, à vivre au bord du Danube et à surveiller son domaine. Elle avait avec elle sa belle-mère, une bonne vieille dame, pour laquelle elle était pleine de prévenances pour lui faire oublier ses infirmités et la tristesse où elle était tombée depuis la mort de son fils.

Elle était bien courtisée la riche Schalga. Mais il n'y avait pas d'homme assez fort, assez hardi pour elle. Ou bien l'on en voulait surtout à sa fortune. Celui-ci était trop sot, cet autre trop paresseux ; celui-ci n'entendait rien à faire prospérer un haras, celui-là voulait jouer au grand seigneur. Aussi restait-elle célibataire et éloignait-elle les prétendants par ses railleries.

Par une nuit sombre et tranquille, arriva le chef de brigands Caracatuci, accompagné de ses heiduques à cheval comme lui. Les chiens furent tués, il tira son sabre, fit attacher les bergers et emmener les chevaux, qu'on poussait devant lui. Au plus beau et au plus fort des pâtres, qui était leur chef Bace, il fit lier les bras derrière le dos, afin de l'empêcher de faire le moindre mouvement. Puis il se dirigea vers le Danube.

Tout cela s'était passé en quelques minutes, et les bandits rirent dans leur barbe du bon coup qu'ils venaient de faire.

Bace réfléchissait profondément, et se demandait de quelle manière il les déjouerait. Il prit une voix tout à fait larmoyante, et dit:

—Grand chef, qui commandez à cinq cent cinq héros, si vous voulez vous montrer généreux envers moi, faites seulement desserrer la corde qui me lie ; elle me cause une vive douleur.

Le brigand se dit:

—Que peut-il me faire, à lui seul?

Et il commanda de desserrer un peu la corde. A peine Bace eut-il retrouvé la liberté de ses mouvements, qu'il mit la main sous son vêtement, en tira un cors montagnard et y souffla trois fois de toute sa force, au point que toute la vallée lui fit écho, et que les feuilles des arbres se mirent à vibrer.

—Qu'est-ce qui te prend ainsi, de souffler du cor pendant la nuit? dit Caracatuci, d'un air méfiant, et en regardant de tous côtés.

—Il faut que je souffle ainsi pour que les poulains ne se perdent pas; ils connaissent bien le son de mon cor, et se réunissent du côté où ils l'entendent.

—Je te dirai quand il faudra souffler. Les poulains sont réunis.

Il accompagna ces mots d'un regard si méchant, que le berger se dit: Il ne serait pas bon de recommencer. Dieu veuille que j'aie été entendu. Schalga a l'oreille aussi fine que le meilleur chien de garde, et un œil aussi sûr que celui de l'aigle. Schalga me tirera d'affaire; elle ne connaît pas la crainte.

Il ne s'était pas trompé.

Le premier appel la réveilla. Au second elle se jeta à bas de son lit, et courut vers sa belle-mère.

—Mère, lui dit-elle, petite mère, entends-tu le cor montagnard, qui retentit dans toute la vallée? ne sais-tu pas ce que cela veut dire? ce sont les poulains qui se sont égarés, ou bien les brigands ont fait une expédition.

La belle-mère se frotta les yeux et dit :

—Va, recouche-toi, ma fille, et ne t'inquiète pas des bergers, ils jouent ainsi de leur cor, la nuit, quand ils s'ennuient.

A peine la vieille femme avait-elle achevé ces mots que retentit le troisième appel du cor, et ce son la fit frissonner des pieds à la tête. Schalga ne put se contenir plus longtemps.

—Allons, hop! debout, les gars, s'écria-t-elle, secouez votre sommeil. Qu'on me selle mon meilleur cheval, et qu'on y mette une selle d'homme, je veux chevaucher comme un soldat.

Et elle s'élança sur la selle, saisit la bride qu'elle passa à son cou et se mit à descendre le cours du Danube, au grand galop, avec de grands appels.

Dès que les brigands l'aperçurent, ils eurent peur, car elle avait l'air d'un esprit. Mais Schalga les poursuivait aussi rapide que l'orage, les poursuivait en criant à leur chef : Attends ! attends ! attends donc, nous allons nous battre, Caracatuci, chef de cinq cent cinq gaillards. Arrête-toi, nous avons deux mots à nous dire les armes à la main. Je te le jure, je te donnerai une leçon pour te corriger, tu ne voleras plus les poulains et tu n'attacheras plus les pâtres.

Le capitaine Caracatuci, qui avait tant de monde sous ses ordres, fuyait. Avait-il donc peur d'une femme? Non, il n'avait pas peur, mais enfin c'était une femme, et rien de pareil ne lui était encore arrivé. Il oublia donc toute sa vieille gloire ; il fuyait, fuyait, sans même tourner la tête pour voir derrière lui.

Et Schalga le serrait de près, tantôt à droite, tantôt à gauche, elle voltigeait autour de lui, soulevant la poussière, jusqu'à ce qu'elle pût saisir l'instant favorable, et alors... la tête de Caracatuci était à terre; la tête seule, car le corps restait en selle sur le rapide coursier qui continua sa course, et de ce corps jaillissait un flot de sang qui teignait de rouge toute la route.

Schalga n'était pas même essoufflée ; elle revint, délia les bras au berger, et se mit à pousser joyeusement les poulains devant elle.

Depuis cette époque, le haras de Schalga devint comme un épouvantail pour les voleurs. Aucun d'eux ne se hasardait à approcher soit à pied vers la galerie de bois qui entoure la maison, et que gardent des chiens farouches, soit par la rive du Danube ; c'est là que vit la belle et intrépide Schalga.

CARMEN SYLVA.

Le petit Pont

Quelques pilotis ajustés dans de vieilles pierres rongées par la mousse et unis entre eux par de solides tronçons de bois sur lesquels sont étendues de simples pièces de cèdre ; au-dessus, un toit, tout vert, formé par des branches retombantes qui se rejoignent comme autant "d'ombrelles tendues" ; au-dessous, un ruisseau qui se faufile gaiement à travers deux rives fleuries. Voilà le pont de mon village: "Le petit pont chantant" comme on l'appelle généralement.

Sa longueur ?.... Mon Dieu, le temps de dire un secret et on l'a traversé. Pas grand chose en somme, et pourtant nul ne le passe sans en subir une délicieuse influence, un "je ne sais quoi" tenant du charme et du mystère.

Du silence partout, et cependant mille rumeurs confuses ; un murmure dans le feuillage, du parfum de myosotis et de fougères humides, quelques églantines apparaissant ici et là comme des sourires pleins de discrétion. C'est avec ces armes poétiques que, perfide, notre pont fait ses victimes: jeunes victimes de l'enthousiasme et des envolées touchant au pays du Rêve.

Son origine se perd, dit-on, dans les profondeurs du passé. Les uns prétendent qu'il date du règne des fées... et les sceptiques, le croirait-on, se prêtent de bonne foi à ces jolis récits légendaires dont la forme varie suivant la fantaisie de chacun.

Les oiseaux du canton ont établi leurs nids dans les grands arbres touffus de ce petit Eden. Par légions, ils y viennent chanter, roucouler et oublier leurs querelles.... qui sait ? — à l'exemple peut-être des couples attardés dans cette solitude harmonieuse.

Les enfants de "chez nous" l'ont toujours vu. Petits, c'était la halte favorite au retour de la classe ; avant de regagner le logis après la journée faite, quel plaisir meilleur pour eux que d'y deviser follement tout en écoutant jaser la nature environnante! Grands, c'est encore là le refuge préféré ; les "promis" s'y donnent rendez-vous et comme leurs cœurs y battent plus vite!

Découlant de la plus jolie rivière qui soit, le ruisseau — qui reflète les nuages légers pendant le jour, et, où, les étoiles frissonnent le soir — filtre avec allégresse en modulant une musique étrangement douce et caressante sous le pont. Sans en avoir l'air, sournois, il écoute tout ce qui se dit au-dessus de lui, et parfois, en vérité, on croirait distinguer... des baisers volés et des soupirs étouffés dans le clapotement de ses eaux claires. Les ruisseaux, grands dieux, auraient-ils leur manière à eux d'être indiscrets!

Témoin séculaire et confident de tradition, le Petit Pont a vu l'éclosion timide, de bien des fleurs, mais aussi de bien des cœurs. Ami jaloux des premiers aveux, ainsi qu'un avare qui dérobe son trésor, il garde pour lui seul ce qu'on lui a confié à voix basse. Les grandes-mères ne sauraient l'oublier, et tous les Colins et les Bergères du village y ont senti une tendresse insoupçonnée jusqu'alors se réveiller soudain au son de ces notes cristallines, infiniment mystérieuses comme les "Petits Ponts chantants" savent en produire.

Charmant séjour perdu dans la ravissante campagne de X., presque invisible à l'œil indifférent, les âmes s'émeuvent, là même, où les serments s'échangent et personne ne quitte le "Pont de chez nous" sans y cueillir une illusion rose tout embaumée de l'haleine d'un blanc jasmin...

UNE MERLETTE DES CHAMPS.

Biographie Canadienne

La recluse de Ville-Marie.

Elle était fille de Jacques Le Ber, le plus riche négociant de la Nouvelle-France, et de Jeanne Lemoine, sœur de Charles Lemoine, baron de Longueuil, dont les neuf fils furent des héros.

L'enfant fut présentée au baptême par Maisonneuve et Mademoiselle Mance.

Belle comme les plus beaux anges de Raphaël, elle grandit à Ville-Marie. C'est sur ce champ de gloire qu'elle prit ses premiers ébats avec ses frères et ses cousins dont l'un, Pierre (1), devait être le Jean Bart de la Nouvelle-France. Jeanne avait douze ans, quand son père la conduisit au pensionnat des Ursulines.

Québec n'était plus ce que la Mère de l'Incarnation l'avait trouvé en 1634: une grande forêt pleine de halliers où l'on découvrait cinq ou six petites maisons à l'ombre du drapeau français.

Le bereau de notre nationalité venait d'être honoré du nom de ville. Quatre églises élevaient dans les airs leurs gracieux clochers, le château Saint-Louis avait remplacé le fort et aux alentours, sur le Cap, l'œil charmé apercevait une centaine de maisons "pierrotées", ombragées d'arbres séculaires.

Le monastère, incendié en 1650, avait été promptement reconstruit (2) et on l'avait fortifié dans l'appréhension des invasions iroquoises. Mais les redoutes, les meurtrières devaient avoir disparu quand M. Le Ber y mena sa petite Jeanne.

C'était la plus délicieuse fillette qu'on put voir. Les religieuses furent frappées de sa beauté et bien plus encore de la préparation qu'elle apporta à sa première communion.

En ce jour solennel que se passa-t-il dans le cœur de la petite Jeanne? C'est le secret des cieux. Mais dès lors, cette enfant, la plus belle, la plus charmante, la mieux douée qu'on pût voir, ne chercha plus qu'à s'effaçer, qu'à disparaître, qu'à s'immoler ; elle n'eut plus de goût que pour le silence et la prière, et il était facile d'entrevoir que les joies de cette vie lui inspiraient un mépris étrange.

Sainte Thérèse, à l'âge de quatorze ans, perdit sa ferveur. Son goût pour la lecture des romans et pour l'un de ses cousins la rendit vaine et coquette.

Mais rien de tel n'arriva à Jeanne Le Ber à sa sortie des Ursulines.

La douce vie de famille n'amollit point la vigueur de ses résolutions. Ses belliqueux cousins, à qui les expéditions périlleuses, les exploits demi fabuleux semblaient choses toutes naturelles, n'émurent pas son imagination de quinze ans avec leurs rêves de jeunesse et de gloire.

Profondément soumise à ses parents, Jeanne ne refusait point de se parer, mais sous ses élégants vêtements, elle portait toujours un rude cilice. Jamais elle ne parut dans aucune réunion.

Monsieur et Madame Le Ber respectaient les goûts de retraite de leur fille ; ils voulaient pourtant la marier et la pressèrent fort d'accepter un illustre parti qui se présenta.

Jeanne refusa fermement et qui le croirait? à ses parents justement fiers d'elle et qui l'adoraient, elle réussit, elle, fille unique, à faire accepter ses extraordinaires désirs de pénitence et de réclusion.

Qu'avait-elle fait de ce besoin de mouvement, de ces torrents de vœux, de ces brûlantes aspirations au bonheur qui travaillent la jeunesse. Aucune douleur n'avait encore traversé sa vie. Au contraire, tout lui souriait et l'avenir s'étendait lointain, infini.

Mais il y a des âmes souverainement nobles qui vont droit à Dieu, au milieu des enchantements du bonheur.

Dans la maison de son père, Jeanne choisit une chambre qui donnait sur l'Hôtel-Dieu — alors église paroissiale — et elle n'en sortit plus que pour aller à la messe, avec sa femme de chambre.

Si grande que fut la piété à Ville-Marie, cette résolution causa une stupéfaction indécible. Mademoiselle Le Ber avait alors dix-sept ans. Elle était la plus riche fille de la colonie et il ne tenait qu'à elle d'en être la plus recherchée, la plus admirée. Pourquoi s'enfermait-elle entre quatre murs? Pourquoi se dérobait-elle à la tendresse même de ses parents?

Ah, c'est que dans les desseins du ciel, sur cette terre du Canada, elle devait être la chaste et austère victime d'expiation, la prière ardente, incessante, le pur encens qui fume devant Dieu.

Qu'on ne parle pas des devoirs de famille, de l'emploi de la vie, Jésus-Christ voulait que cette jeune fille, comblée de tous les dons, ne vécut que pour Lui dans le détachement, dans l'oubli de toutes les créatures, dans l'immolation d'elle-même.

Cet état est au-dessus des forces de la nature. La vie contemplative est un essai de la vie céleste et ne s'enseigne pas. Il faut être emporté par l'amour sur ces hauteurs où la créature vit en Dieu.

Jeanne avait reçu cette grâce. Les années s'écoulèrent, la laissant de plus en plus ardente, et quand le temps eut prouvé que sa résolution de vivre pour Dieu seul était irrévocable, elle obtint qu'on lui construisit une cellule contiguëe à la chapelle des Sœurs de la Congrégation qu'elle avait fait bâtir.

(1) Pierre Lemoine d'Iberville.

(2) L'argent s'était multiplié entre les mains de la Mère de l'Incarnation.

Quand tout fut préparé pour sa réclusion perpétuelle, absolue, le clergé, suivi d'un nombreux cortège, vint solennellement chercher Mademoiselle Le Ber à sa maison.

Des larmes coulèrent de bien des yeux, quand l'amante du Christ, sous l'éclatant soleil d'été, traversa pour la dernière fois les rues de Montréal, conduite par son père qui ne pouvait retenir ses pleurs. Jamais on n'avait vu un pareil exemple du mépris des biens de la terre, une si forte et si touchante preuve de foi en la présence réelle.

M. Le Ber avait bien des fois exposé sa vie dans les hasards de la guerre, il avait donné mille preuves de courage, mais arrivé au tombeau où sa fille allait s'ensevelir toute vive, il défaillit comme une faible femme. Elle rayonnait de joie, elle était dans l'ivresse, car dans son étroite cellule, une légère cloison la séparait seule du tabernacle.

A nous, froids croyants, qui n'avons de la présence de Jésus-Christ dans l'hostie qu'une idée vague, irréelle, ces sentiments semblent étranges.

Jeanne Le Ber vécut vingt ans entre les quatre murs de sa cellule. Elle ne sortait jamais. Dans la saison chaude, elle ne s'approchait même pas de sa fenêtre pour respirer l'air frais. On lui passait ses sobres repas par une ouverture pratiquée à la porte, et dans le sanctuaire de la chapelle, du côté de l'épître, il y avait une grille par où elle pouvait se confesser et communier. Personne n'entrait dans sa cellule, sauf son père une fois l'an. Elle gardait un perpétuel silence et ne voulait rien voir, pas même le ciel.

Le temps que Jeanne LeBer ne donnait pas à la prière, elle l'employait à travailler pour les pauvres et pour les autels. Merveilleux étaient son goût et son habileté. Les fleurs qui s'épanouissaient sous ses doigts agiles avaient plus de grâce, plus de beauté que les fleurs naturelles, et l'on disait que les anges, avec qui elle vivait en grande familiarité, l'aidaient dans son travail.

M. Faillon raconte que deux Anglais de passage au Canada se mirent en tête de la voir. Ils firent beaucoup d'instances auprès de Mgr de Saint-Vallier et dans l'espoir que la visite ne leur serait pas inutile, le prélat consentit à les conduire chez la recluse.

Elle avait conservé la propriété de sa fortune, mais n'en vivait pas moins dans le dénument le plus âpre et grande fut la surprise des deux Anglais en pénétrant dans sa cellule. Toujours belle à ravir, toujours pleine de vie, Jeanne fit un gracieux accueil aux curieux dont l'un était ministre luthérien.

Ils l'entretinrent longuement ; ils ne se lassaient point de la considérer, d'examiner son grossier mobilier, son étroit réduit. Au moment de partir, le ministre qui se heurtait à l'inexplicable, lui demanda pourquoi elle s'était condamnée à cette vie affreuse, elle qui aurait pu jouir de tous les bonheurs, de toutes les délices de la terre.

A cette question faite avec une émotion sincère, elle sourit et répondit: "Il y a ici un aimant qui m'a attirée, qui me retient invinciblement."

L'autre la pressant de s'expliquer, elle ouvrit la petite fenêtre par laquelle elle recevait la communion, se prosterna et dit, tendant le bras vers l'autel:

"Voilà l'aimant qui me retient. C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ réellement et véritablement présent dans l'Eucharistie. Pour avoir le bonheur de vivre toujours auprès de lui, j'ai sacrifié les aises, les jouissances de la vie, j'ai renoncé à tout."

Et emportée par l'amour, elle se mit à leur parler de ce mystère, mais avec des paroles si pénétrantes, si enflammées que les deux étrangers en furent profondément émus.

Ils ne se lassaient point de parler de leur visite après leur retour en Angleterre, le souvenir de la séraphique Canadienne leur revint souvent. Ses paroles avaient fait au cœur du ministre une impression vive, brûlante, ineffaçable et l'on dit qu'il mourut catholique.

"Quelque louable que soit l'action, a dit un grand militant, c'est la vie contemplative qui est vraiment féconde pour le ciel." Jeanne appartenait à une famille de héros, mais peut-être a-t-elle mieux mérité du Canada que Sainte-Hélène, Châteauguay, Maricourt, Bienville, Longueuil et d'Iberville lui-même. Héroïque victime d'expiation, pour sa patrie, si jeune, si frêle, si menacée, elle priait entre les quatre murs de sa cellule : les événemehts de 1711 ajoutèrent beaucoup à la confiance que le peuple avait en son pouvoir auprès de Dieu. Et pourquoi ne pas rappeler ces faits que nos ancêtres jugèrent si prodigieux.

On sait qu'après la prise de Port-Royal, le général Nicholson se rendit à Londres afin de décider l'Angleterre à s'emparer du Canada.

Les ministres accueillirent favorablement cette demande qui flattait leurs secrets désirs. A la suggestion de Nicholson, on décida que l'attaque se ferait par mer et par terre— par le St-Laurent et par la voie du lac Champlain et du Richelieu — comme l'attaque tentée par Phipps vingt ans auparavant.

Les ministres promirent une puissante flotte et des troupes aguerries mais ils exigèrent que les milices de la Nouvelle-Angleterre se tinssent prêtes à s'y joindre. Ravi de son succès, Nicholson s'embarqua en toute hâte afin d'accélérer les préparatifs. Quand la magnifique flotte anglaise commandée par l'amiral Walker arriva dans le port de Boston, grande fut la joie des sombres et énergiques Puritains (1). En moins d'un mois, ils mirent sur pied deux armées parfaitement équipées et approvisionnées et Nicholson, se trouva avoir 15,000 hommes sous ses ordres. C'était presque le chiffre de la population du Canada, — femmes et enfants compris.

Le gouverneur, M. de Vaudreuil, était au courant de ces formidables préparatifs et connaissait le plan de l'ennemi.

---

(1) Parmi les troupes envoyées, il y avait sept régiments des vétérans de Marlborough.

La flotte, composée de quatre-vingt-huit vaisseaux, devait attaquer Québec pendant qu'une partie de l'armée de Nicholson, renforcée par six cents Iroquois, investirait Montréal. La ville entourée d'une simple palissade ne pouvait résister à l'artillerie. Québec menacée de famine manquait de munitions.

La situation était absolument désespérée. Nos vaillants ancêtres se préparèrent pourtant à se défendre et de tous côté on implora ardemment le secours de la Vierge Marie. Il y eut des jeûnes au pain et à l'eau, de solennelles processions de pénitence, des prières publiques extraordinaires admirablement suivies.

Les dames de Montréal s'obligèrent à bâtir une chapelle en l'honneur de Notre-Dame de la Victoire et firent aussi vœu de ne porter ni rubans, ni dentelles pendant un an.

Cependant la flotte anglaise était entrée dans le golfe. En l'apprenant, M. de Vaudreuil se rendit à Montréal avec ses meilleurs soldats.

L'angoisse y était à son comble, mais une parole de l'angélique recluse ranima la confiance.

La sœur qui lui portait sa nourriture lui ayant dit: "Si les Anglais ont bon vent, ils seront tel jour à Québec et c'en est fait de nous tous," Jeanne LeBer resta quelque temps silencieuse, puis elle répondit avec assurance : "Non, ma sœur, il n'arrivera rien, la Très Sainte Vierge aura soin de ce pays. Elle est la gardienne de Ville-Marie. Nous ne devons rien craindre."

Cette parole qui vola de bouche en bouche calma un peu la mortelle inquiétude. Le baron de Longueil, commandant des forces à Ville-Marie et cousin de Jeanne LeBer, lui envoya son drapeau, la priant d'y mettre une image de la Vierge avec une prière de sa composition. Elle ne put s'y refuser et autour de l'image écrivit:

"Nos ennemis mettent toute leur confiance dans leurs armes ; mais nous mettons la nôtre au nom de la Reine des Anges que nous invoquons. Elle est terrible comme une armée rangée en bataille. Sous sa protection, nous espérons vaincre nos ennemis."

Le drapeau solennellement béni fut remis à Longueil dans l'église Notre-Dame, en présence de tout le peuple. Le vaillant baron ne voulait pas laisser les Anglais arriver à Ville-Marie sans tâcher de leur dresser quelque embuscade. Avec une poignée de braves, et portant lui-même son drapeau, il se rendit proche de Chambly où ils devaient passer. Mais il n'y était pas depuis longtemps quand il apprit, à son grand étonnement, que l'armée de Nicholson avait rebroussé chemin, en brûlant sur sa route ses forts et ses magasins.

Une retraite si étrange ranima merveilleusement l'espérance. La sainte Vierge avait sauvé Ville-Marie. Personne n'en doutait et les troupes et les milices descendirent gaiement au secours de Québec. Mais on attendit vainement la redoutable flotte (1).

Une tempête épouvantable accompagnée d'éclairs et de tonnerre l'avait assaillie aux Sept Iles le 22 août (2).

Huit vaisseaux furent mis en pièces sur les rochers de l'Ile aux Oeufs. La foudre tomba sur un autre vaisseau et avec tant de violence que sa quille fut lancée bien avant sur la grève. (3).

Epouvanté de ce désastre et craignant de perdre toute sa flotte, l'amiral Walker renonça à la conquête du Canada et, malgré l'avis du commandant des troupes, retourna piteusement en Angleterre.

Quand cette nouvelle arriva à Québec l'émotion et l'enthousiasme furent indescriptibles. Le cantique de Moïse après le grand miracle du passage de la Mer Rouge fut chanté dans toutes les églises (1).

Les moins religieux reconnaissaient que la main de Dieu avait agi. Tout retentissait des louanges de la reine du ciel et à la messe solennelle d'action de grâces, quand le prédicateur proclama la Sainte Vierge libératrice de la Nouvelle-France, l'assistance toute entière applaudit avec transports. Jamais on n'a vu chez nous un auditoire aussi frémissant, aussi ivre de joie que celui qui se pressait ce jour-là dans la cathédrale de Québec.

Le gouverneur du Canada, en écrivant au ministre, fit remarquer combien visible avait été la protection céleste sur le pays. "Tous ces peuples, dit-il, quoique les mieux intentionnés pour se défendre, con-

---

(1) C'était la nouvelle de ce qui était arrivé qui avait décidé Nicholson à rebrousser chemin avec son armée.

(2) D'après le calendrier grégorien, c'était le 2 septembre, mais nos historiens donnent la date d'après le calendrier julien.

(3) Parmi les innombrables cadavres jetés sur la côte, on trouva deux compagnies entières des gardes de la reine d'Angleterre reconnaissables à leurs casaques rouges.

---

(1) Faut-il ajouter que les Français firent des chansons sur le malheur de leurs ennemis. J'en citerai une relevée dans un vieux livre de prières par M. Myrand:

CHANSON COMPOSEE PAR M. JUCHEREAU DE MAURE

Onacre (Walker) Veche (Vetch) et
Neglesson (Nicholson)
Par une matinée
Prirent résolution
De lever deux armées.
Oh! que de besogne à leur fusée
Elle est mêlée.

Prirent résolution
De lever deux armées ;
L'une partit de Boston
Sur cent vaisseaux portée
Oh! que de besogne à leur fusée
Elle est mêlée.

L'une partit de Boston
Sur cent vaisseaux portée
Les plus beaux ont fait le plongeon
Dedans la mer salée.
Oh! que de besogne à leur fusée
Elle est mêlée.

Les plus beaux ont fait le plongeon
Dedans la mer salée ;
La plus belle, Neglesson
Ne l'a pas amenée.
Oh! que de besogne à leur fusée
Elle est mêlée.

La plus belle, Neglesson
Ne l'a pas amenée ;
Elle avait mal aux yeux, dit-on,
Craignant trop la fumée.
Oh! que de besogne à leur fusée
Elle est mêlée.

Elle avait mal aux yeux, dit-on,
Craignant trop la fumée
Des mousquets et du canon,
De la mèche allumée.
Oh! que de besogne à leur fusée
Elle est mêlée.

viennent que Dieu leur a fait de grandes grâces, en détruisant la flotte anglaise sans qu'il en ait coûté une seule goutte de sang à cette colonie."

La recluse survécut trois ans à ces évènements. Même dans les froids les plus rudes, toutes les nuits elle se levait — et adoratrice toujours plus ardente — faisait sa faction devant le Saint-Sacrement. C'est là qu'elle prit la maladie qui l'emporta le 3 octobre 1714.

Elle avait placé son lit de façon qu'une cloison légère la séparait seule du Saint-Sacrement et jusqu'à la fin, elle l'adora avec le respect brûlant des anges.

Un peu avant d'expirer, elle fit tirer les rideaux de son lit et mourut comme elle avait vécu sous le regard de Jésus-Christ.

Les obsèques de la recluse furent grandioses. Tout le monde la tenait pour sainte et dans l'oraison funèbre, qu'il prononça, M. de Belmont ne craignit pas d'attribuer le salut de la patrie à cette femme enchantée d'une passion divine.

LAURE CONAN.

("Le Rosaire")

Pour ma Dame

Académie Sainte-Marie

C'est avec satisfaction que nous avons assisté à la distribution des prix de cette Académie, et nous félicitons la digne directrice, Mlle Ida Labelle, sur les cours aussi pratiques que scientifiques qui sont suivis dans son institution. On joint de plus aux arts nécessaires, l'enseignement de la musique et du chant. Les jolis chœurs que nous avons entendus, ont prouvé que l'utile et l'agréable sont combinés à l'Académie Ste-Marie avec une méthode et un goût très sûrs. M. l'abbé Perrier, de l'Archevêché présidait à la distribution des récompenses. Outre les volumes donnés pour les prix de classe, des prix spéciaux ont été offerts pour : "l'Art de s'habiller soi-même" (méthode Boudet), par Son Honneur le maire de Montréal et M. le docteur Maillet. "Droit usuel", donné par Mme Gérin-Lajoie. Diction, par M. le comte des Etangs et Mme Huguenin. Mathématiques, par L. Gravel. Médailles de l'Alliance Française, pour diction et bon langage, etc., etc.

Académie de Madame Marchand

La distribution des prix aux élèves de cette académie a eu lieu le 23 juin, sous la présidence de M. l'abbé Lecocq, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice. Un fort joli programme musical et littéraire préparé pour la circonstance, fut exécuté par les élèves avec beaucoup de talent et de goût.

Dans les adresses composées par Mlles Maysenholder et Hillman, nous avons admiré l'élégance du style et la pureté de langage. La diction et le naturel étaient remarquables aussi dans les poésies récitées, avec une grâce exquise, par Mlles E. Foisy, C. Barcelo, A. Turcot et W. Villeneuve. Cette dernière a obtenu une médaille d'or offerte par Monsieur Dumais, professeur de diction.

D'autres médailles d'or furent décernées à Mlle A. de Longchamp, pour les sciences physiques et naturelles ; à Mlle M. J. Denys, pour la philosophie et l'histoire ; à Mlle B. Bouchard, pour l'anglais ; à Mlle M.-A. Chagnon, pour la composition littéraire. Une médaille offerte par M. Ludger Gravel, pour les mathématiques, fut décernée à Mlle Y Dupras. Un prix offert par l'Alliance Française, pour la littérature a été obtenu par Mlle L. Gélinas. Mlle Eva Dupras a remporté le Prix de Droit Usuel offert par Madame Gérin-Lajoie, et la médaille d'or de Son Honneur le Lieutenant-Gouverneur.

34 diplômes ont été obtenus aux derniers examens du bureau central des examinateurs catholiques par les élèves de Mme Marchand.

S'il faut en juger par le nombre de jeunes filles qui suivent les cours de cette académie et par les récompenses qu'elles rapportent, les efforts et le zèle de la digne directrice sont appréciés et reconnus de tous. Nous souhaitons donc pour l'avenir, à l'Académie Marchand les succès du passé.

LE COIN DE FANCHETTE

Les correspondants de cette page sont priés de ne pas écrire durant le mois d'août ; la petite poste en famille ne reprendra qu'au mois de septembre.

JANE. — Mme Duse, la grande tragédienne italienne joue à Paris, devant un auditoire français, il est vrai, mais toujours en italien. Elle interprète même dans la langue de Dante les chefs-d'œuvre de la scène française, tels que "La Dame aux Camélias", "La Femme de Claude", etc., etc. 2° Mme Duse a une fille âgée d'environ dix-sept ans, qui a si peu de goût pour le théâtre qu'elle n'est jamais allée, paraît-il voir jouer sa mère. Cela semble un peu exagéré. N'est-ce pas plutôt la mère qui, connaissant les misères d'une vie d'artiste, n'a pas voulu que sa fille vît les feux de la rampe, de peur d'en contracter ou d'en développer le goût chez elles !

LAURENT. — M. Paul Hervieu a voulu qu'on ajoute au Code, chapitre mariage, que les époux devaient se porter un amour mutuel. C'est-à-dire, qu'à toutes les obligations arrêtées par la loi, il voulait ajouter celle de s'aimer. C'est probablement à cela que votre amie fait allusion dans sa lettre.

CECILE. — Tous les ouvrages de Marcel Prévost ne sont pas également recommandables aux jeunes filles ; il faut, cependant, faire exception en faveur des "Lettres à Françoise", de cet auteur, qui est un livre excellent.

WISCONSIN. — Les jeunes filles n'ont pas fini leur éducation, lorsqu'à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans elles ont terminé leur cours dans une maison d'éducation si parfaite soit-elle. Il leur restera, à part beaucoup d'autres choses, à étudier encore quelques pages du grand livre de la vie.

UN EXILE. — La poésie n'est pas ce qu'un vain peuple pense. Ainsi, vous croyez que des vers bien alignés, bien rimés, où l'hémistiche et la césure sont bien observées, sont des poésies? Non, mille fois non, s'il n'y a le souffle, l'inspiration, la pensée qui accompagnent le rythme et en font son meilleur charme. Tenez, pour moi, un poète, un vrai poète, c'est Emile Nelligan. Ah! celui-là, c'est le ciel qui, en naissant, l'a sacré le chantre inspiré qu'il fut.

ADMIRATEUR DE BALZAC. — Vous, qui vous intéressez à Maxime Gorki, sachez qu'il vient d'être mis en librairie, à Paris, le dernier volume de cet auteur, intitulé "En prison". C'est traduit en français du russe, naturellement.

FEE MORGANE. — Chateaubriand dans ses mémoires d'Outre-Tombe, dit :

" C'est une douce manie de penser aux choses passées ; tout est plaisir, surtout lorsqu'on tourne les yeux vers les premières années de ceux que l'on décrit. On allonge une vie aimée, on étend l'affection que l'on ressent sur des jours que l'on a ignorés et que l'on ressuscite, on embellit ce qui fut et ce qui est, on recompose la jeunesse.

M. L. — L'argent américain a cours au Canada maintenant. La directrice vous remercie de votre encouragement tangible au "Journal de Françoise", moi, je vous embrasse, petite Americano-Canadienne.

ODETTE. — Je suis heureuse que le banquet de la Saint-Jean-Baptiste ait réussi au double point de vue du patriotisme et de la fondation si utile des Ecoles ménagères. La science ménagère ne confinera pas la jeunesse à la cuisine nécessairement. Vous connaissez mal la définition de l'idée. Je vous renvoie aux cinq articles qui ont été écrits à ce sujet dans le "Journal de Françoise", tout dernièrement encore, par Mlle de Beaujeu.

PIERROT. — Qui n'aime pas les roses? Cependant, saviez-vous, Pierrot, que si vous respirez longtemps et souvent la rose, elle suggère un sentiment d'admiration, d'orgueil et de satisfaction? Avis à ceux qui sont modestes, et vous l'êtes, puisque vous êtes un homme et que la modestie est l'apanage incontesté du sexe masculin.

MARTYRE. — J'ai bien la bonne volonté de vous obliger, c'est pourquoi je vous recommande des applications d'acide acétique glacial. Vous aurez cela chez le premier pharmacien venu.

Au revoir à mes correspondants et bonnes vacances à tous!

FRANÇOISE.

Erratum

Dans la chansonnette parue au dernier numéro, il faut lire:

(1er vers): "le trille" et non "la trille".

(11e vers):

Voir monts altiers, voir onde pure,

(14e vers):

Limpide ou gazée à demi,

Enfin, le mot "rayon" serait peut-être avantageusement remplacé par le mot "reflet", dans la première stance, et le mot "attacher", par le mot "emailler" dans la deuxième.

LOUIS BONJOUR.

Propos d'Etiquette

D.—Dois-je mettre des gants pour un garden-party où je suis invitée? C'est à la campagne.

R.—L'étiquette des villes devrait être bannie à la campagne. N'empêche que dans certains endroits, surtout aux places d'eau fashionables, on fait autant d'embarras que dans les plus grandes métropoles. Le plus sûr est d'emporter ses gants. Si tous les invités en portent, vous ne serez pas mal à l'aise. Il sera toujours facile de les enlever, si les gants ne sont pas à l'ordre du jour.

D.—Combien de temps dois-je rester chez des hôtes qui m'ont invitée sans me préciser aucune durée?

R.—Ceci est affaire de tact et de délicatesse. Il vous sera bien facile en usant de ces deux qualités de trouver pour combien de temps l'on vous désire. Dans tous les cas, vous pouvez parfaitement dire à vos hôtes, au bout de quelques jours de séjour: "Je ne dois pas abuser de votre bonne hospitalité, et il me faut songer à vous quitter", ou quelque chose d'analogue. Vous verrez alors ce qui vous sera répondu.

D.—Peut-on envoyer sa carte de visite en guise de félicitations?

R.—Oui, mais vous écrivez sur la carte: "Avec félicitations", ou "Respectueuses félicitations" suivant le cas.

D.—Comment termine-t-on une lettre à un ecclésiastique

R.—Veuillez agréer, Monsieur l'Abbé, (ou, Mon Révérend Père,) l'assurance de mon profond respect.

LADY ETIQUETTE.

CONSEILS UTILES

POUR LES RHUMATISMES

On peut atténuer beaucoup les douleurs rhumatismales en baignant les parties malades avec de l'eau dans laquelle on a fait bouillir des pommes de terre. L'eau doit être appliquée aussi chaude que possible et cette opération se fait le soir avant d'aller au lit. Le lendemain matin les douleurs seront bien moins fortes si elles ne sont pas entièrement disparues.

Contre la migraine, essayez le remède suivant:

Une cuillérée à thé de charbon de bois, une demi-cuillérée à thé de soda à pâte, et vingt gouttes d'essence de peppermint. Mélangez et prenez une dose que vous répéterez dans une demi-heure si la première n'a pas fait effet.

L'été s'en va. Dépêchons-nous d'en cueillir les roses sur les chapeaux de la belle saison qu'on vend maintenant à très bon marché, à Mille-Fleurs, 1554, rue Sainte-Catherine.

RECETTES FACILES

GELEE DE CERISES. — Prenez six livres de belles cerises, bien saines et bien mûres, écrasez et pressez-les dans un tamis. Recueillez le jus dans une bassine, en y mêlant autant de livres de sucre que vous aurez extrait de demi-bouteilles de jus. Placez sur le feu et faites bouillir, écumez; observez si, en refroidissant, la liqueur se change en gelée; dans ce cas, retirez du feu, versez dans des pots que vous couvrirez ensuite.

BANANES GLACEES. — Pelez et écrasez une douzaine de bananes auxquelles vous ajouterez le jus de deux oranges et un litre de sucre clarifié; glacez. Quand la masse est à peu près prise, ajoutez-y deux blancs d'œufs et deux onces de sucre pulvérisé, remuez le tout ensem-

OMELETTE AU FROMAGE. — Mêlez dans vos œufs, non salés, du fromage de gruyère râpé. La proportion est d'un quart de fromage par six œufs.

TOMATES FARCIES. — Prendre six belles tomates, les couper en deux, les épépiner, les saler, poivrer, et les arroser avec un peu d'huile. Les cuire aux trois quarts. Préparez une farce avec oignons hachés, persil; faites revenir à l'huile, ajoutez un morceau de mie de pain trempé; broyez le tout avec la fourchette; ajoutez un œuf entier. Farcissez alors les tomates, saupoudrez-les de panure et poussez-les au feu pour gratiner.

Notes mondaines

Où pourriez-vous être mieux renseignées, chères lectrices, sur le détail des toilettes qu'au Palais de la Nouveauté, où l'on a poussé l'art de la confection jusque dans la mesure du parfait?

C'est un délice que d'examiner les mille et un objets de confections qui sortent de ce magasin. On n'y met en vente que des objets très en vogue et de la dernière nouveauté. Vous y trouvez le col de dentelle et la cravate courte du XVIIIe siècle, très en faveur en ce moment, ainsi que les volants de ruban et les manches intérieures comme en 1860.

Vous y admirerez encore les pendants, les galons et les broderies de toutes sortes qui continuent d'être très en demande; la chemisette-blouse, qui règne en toute suprématie, est confectionnée avec un soin et un chic à nul autre pareil, au Palais de la Nouveauté. Quant aux ceintures vous en verrez dans tous les goûts. Il y a les hauts corselets pour les tailles élancées, et les ceintures plus étroites pour celles qui montrent une tendance à l'embonpoint.

La lingerie est de toute beauté, et parmi elle, de charmantes créations abondent. Que nos lectrices aillent seulement voir,

Mme J. LAMOUREUX,
1783 rue Ste-Catherine.

Il en est de l'amitié comme des vieux titres, la date la rend précieuse.

X...

PAGE DES ENFANTS

L'enfant aveugle

On dit que le soleil est beau,
Et que les fleurs vers le ruisseau
S'inclinent avec tant de grâce ;
Que l'oiseau qui chante si bien,
Et que l'insecte aérien,
Volent éclatants dans l'espace.

On dit que la nuit, dans les cieux,
Brillent des feux mystérieux,
Qu'on nomme du doux nom d'étoiles ;
Et que sur la mer, dont les flots
Sont tristes comme des sanglots,
Glissent des nefs aux blanches voiles.

On dit que le parfum des fleurs
Est moins suave que les couleurs
Qui rayonnent sur leurs pétales ;
Que les vallons et les côteaux.
Les montagnes, les prés, les eaux,
Les bois, les aubes virginales

Ont des attraits si purs, si doux,
Qu'il faut tomber à deux genoux,
Devant tant de magnificences !
Mais moi je ne regrette pas,
Ni la mer que j'entends là-bas,
Ni des fleurs les belles nuances.

Ni les cieux, ni le doux soleil,
Ni les bois, ni le fruit vermeil,
Ni les oiseaux, ni la lumière....
Non, de tous les biens d'ici bas,
O Dieu ! je ne voudrais, hélas!
Que le bonheur de voir ma mère!

CAUSERIE

Marguerite d'Ecosse, reine de France. — Magdeleine de France, reine d'Ecosse.

La France et l'Ecosse se donnèrent réciproquement plusieurs souverains, et la dernière princesse qui unit les deux royaumes par les liens du sang, fut l'infortunée Marie Stuart. Les destinées de Marguerite d'Ecosse et de Magdeleine de France, dont je veux vous parler aujourd'hui brièvement, furent sinon aussi tragiques, du moins tristes au possible, et leur vie fut de si courte durée que l'histoire oublia bien vite le souvenir de leur passage sur terre. Marguerite, la fille de Jacques Ier n'avait que 14 ans lorsqu'elle épousa en 1436 le Dauphin, plus tard Louis XI. Le caractère de ce monarque n'était pas tel à rendre la vie heureuse à sa jeune épouse, qui vécut solitaire à ses côtés, jusqu'à ce que la mort vint la chercher 10 années plus tard lorsqu'elle n'avait encore que 24 ans. Elle n'eut point d'enfants, et le seul incident dans la page de sa vie semble être son amour secret pour le jeune poète Alain Chartier.

Quand à la princesse Magdeleine, comme dirait le poète:

Elle est morte et n'a pas vécu,
Elle faisait semblant de vivre
De ses mains est tombé le livre
Dans lequel elle n'a rien lu.

(Musset).

Sa santé débile lui prescrivait toute jouissance de la vie, mais lorsque Jacques V vint en 1537 à la cour de son père François Ier, dans l'intention d'épouser une fille de France, elle fut tellement épris de la beauté du jeune souverain qu'elle le suivit joyeusement en Ecosse contre l'avis des médecins qui craignaient pour elle les rigueurs de la froide Calédonie. Leurs prévisions, hélas, ne se réalisèrent que trop tôt, et la reine Magdeleine ne survécut que 40 jours à l'arrivée en son nouveau royaume...

"La mort a des rigueurs à nulles autres pareilles,
Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos rois."

Christine de LINDEN.

LE LUDION

Collez ensemble, sur tout leur pourtour, avec de la cire à cacheter, les deux coquilles d'une noix vide, après y avoir intercalé les deux bouts d'un fil de fer de 10 centimètres de longueur. Repliez, en forme de crochet plat, le milieu de ce fil de fer, et mettez-y une pièce de dix centimes et une? de 5 centimes. Placez la noix dans l'eau et et voyez si elle est assez bien lestée pour que, tout en flottant à la surface, la plus légère poussée la fasse descendre. Si le lest était trop fort pour la grosseur de la noix, remplacez par un corps plus léger la pièce de 5 centimes.

Essuyez votre noix ainsi lestée, et enfoncez entre les deux coquilles, du côté opposé à la pointe et qui est celui du bas, une aiguille à coudre chauffée, de façon à faire, dans la cire, un petit trou. Mettez maintenant la noix dans une carafe bien remplie d'eau : bouchez-la avec un gros bouchon et appuyez fortement sur celui-ci ; vous "verrez la noix descendre." Cessez d'appuyer et "la noix remontera aussitôt". Cela durera aussi longtemps que vous le voudrez.

L'appareil que vous avez ainsi construit s'appelle un "ludion"; vous le voyez dans les foires sous la forme d'un pantin suspendu à une boule de verre creux percée d'un petit trou et qui monte et descend dans le bocal magique du diseur de bonne aventure. Voici l'explication de son fonctionnement: En appuyant sur le bouchon, vous pressez sur l'eau de la carafe, et, comme cette eau est incompressible, il entre par le petit trou de la noix un peu de liquide qui l'alourdit "et la force à descendre".

PAGE DES ENFANTS

Mais cette eau, que nous avons fait entrer dans la noix, y a comprimé l'air qui s'y trouvait. Dès que nous cessons d'appuyer sur le liquide, cet air se détend, chasse l'eau qui s'était introduite dans la noix, et celle-ci, devenue plus légère, "remonte à la surface". Vous voyez qu'il n'y a là rien de bien sorcier, et qu'il faut être bien crédule pour atribuer à une puissance mystérieuse l'ascension ou la descente du ludion.

Voulez-vous un appareil encore plus simple? Fendez le bout d'un bouchon et mettez le bord d'un sou dans la fente (choisir un bouchon de mauvaise qualité et garni d'un grand nombre de trous), Faites flotter le bouchon ainsi lesté, et coupez-le jusqu'à ce que, comme tout à l'heure pour la noix, la plus légère poussée le fasse descendre. Mettez-le dans la carafe, fermez celui-ci avec le gros bouchon et vous aurez un ludion fonctionnant parfaitement. Et pourtant, me direz-vous, le petit bouchon est plein tandis que la noix était creuse? C'est une erreur: le petit bouchon est criblé de trous qui sont remplis d'air,mais dans lesquels l'eau peut pénétrer par la pression exercée sur le liquide de la carafe ; choisissez donc un bouchon contenant le plus possible de ces trous, dont chacun joue le rôle de la coquille vide de tout à l'heure.

Réponses à Jeux d'Esprit

CHARADE ENIGMATIQUE

Placé devant un mot, j'en puis doubler le sens,
D'un empire disparu, je fus un habitant.
Prends, lectrice, ces deux parts. En les réunissant,
Un savant sortira de ta combinaison,
Et tu pourras ensuite crier avec raison,
Ce qu'il a dit lui-même, il y a bien longtemps.

Rép. Archimède. Eureka (j'ai trouvé).

Ont répondu: — Jean-Sans-Terre, Tadousac, Emile Blain, Somerset ; Laure Genest, Batiscan ; Alice Valin, Québec ; Clara Côté, Québec ; trois élèves de Mademoiselle Maurice, inst. ; Henri et Henriette, P., Fraserville ; Corinne, Tingwick ; Berthe Kiou, Saint-Simon, P.Q.

PAROLE HISTORIQUE

Quel est le roi du moyen-âge qui répétait souvent: "Le roi pour le royaume, et non le royaume pour le roi."

Rép. — Louis IX (saint Louis).

Ont répondu: Jean-Sans-Terre, Tadoussac; Emile Blain, Somerset ; Laure Genest, Batiscan ; Alice Valin, Claea Côté, Eugénie Cinq-Mars, Adréa, L., Eté Tardif, Québec; Henri et Henriette P., Fraserville; Corinne, Tingwick; Lucile T. Corinette, Trois- Rivières.

ECOLE GARNEAU, Ottawa. — Cécile Dubé, Roger Dorval, Christophe Charron, Wilfrid Foisy, Edouard Faulkner, Laurenza Delorme, Emile Désilets, Abdon Côté, Ubalde Séguin, Léon Mackay, Armand Laverdure, Laurenza Lajoie, Charles Peachy, Athanase Juneau, Juliette Pelletier, Rosario Barrette, L. P. Bélanger, Laura Peachy, Alice Dumais, Maria Mathieu, Rhéa Leblanc, Alfred Moreau, Eric Roy, Dona Landreville, Arthur St-Georges, Yvonne Landreville.

Varietes

Grande préoccupation à la cour d'Italie. Grande dissension aussi: le roi Victor-Emmanuel désire que son fils soit soldat, la reine Hélène insiste pour qu'il soit marin.

On raconte à ce sujet, l'historiette suivante : de braves pêcheurs de Naples envoyèrent à la cour, lorsque la nouvelle de la naissance fut connue un berceau ayant la force d'un bateau à voiles et recouvert de peintures marines. La reine assura que son fils ne se laissait enlever du dit bateau qu'en manifestant le plus violent désespoir et qu'il exprimait de cette manière son désir d'être marin. "Je lui donnerai un berceau en forme de baraquement," s'exclama aussitôt le roi.

FEUILLETON

Le Mal du Pays

Par M. AIGUEPERSE.

PREMIERE PARTIE

VII

(Suite)

. . . .

"Huit jours après. — "La maladie des petits Zubert ne prend aucun caractère précis. Il paraît que c'est une fièvre lente. Dans ces conditions, je pourrais fort bien aller à la ferme, car j'aime beaucoup les enfants, surtout Pierre, l'aîné, un beau petit gars aux boucles blondes, aux grands yeux bleus, au teint idéal. Mais M. Orvanne me trouve trop "bruyante" (sic) pour soigner des malades. Alors, lui, un calme, un posé, il passe là-bas une partie de la journée et toute la nuit. Marraine, très éprouvée par une crise de rhumatisme, garde la chambre ; je reste auprès d'elle, confectionnant des tas de jolies choses avec, les vieilles soies découvertes au fond d'une malle reléguée au grenier. En tirant l'aiguille, je regarde à tour de rôle, le ciel et les allées du parc. Depuis hier, le ciel ne pleure plus. Il reste gris avec des échancrures bleues qui me ravissent ; les allées du parc sèchent doucement, trop doucement. Car la bicyclette est à Pennelière, May... Une bicyclette idéale, mignonne, coquette, que j'ai baptisée du nom de "Désirée".

"Je sais la diriger, je sais pédaler, je suis une vraie cycliste. Chaque soir, avant de retourner chez les Zubert, M. Jacques me donne une leçon dans le grand vestibule. Au début, je pensais que le médecin campagnard serait un drôle de professeur, et je me permettais de regimber quand il me donnait un conseil. Après deux ou trois de mes révoltes, M. Jacques m'a dit de son ton bas et ferme:

"—Mademoiselle, si vous ne voulez pas m'écouter, je crois inutile de poursuivre, nous n'arriverons à rien.

"C'est net, May, qu'en penses-tu? Et cela ne ressemble pas au "flirtage" qui te tourmente pour moi de plus en plus dans la solitude de Pennelière. Bref, je me trouve bien des avis de "mon maître", et j'attends avec impatience un peu de "sec" pour m'essayer dans le parc.

. . . .

"Voilà, c'est fait! Ecoute l'odyssée courte et lamentable. Deux bicyclettes: la sienne, "Purgon" ; la mienne, "Désirée". Nous montons.

"—Doucement d'abord, dit M. Jacques.

"Je lui lance un regard furieux, et, sûre de moi, veux aller à "grande allure". Suzan tombe pour la première fois!

"On recommence, et c'est idéal.... Je cours, je vole, et, ravie triomphante, je tourne la tête pour voir la mine de mon professeur. Juste à ce moment, une grosse branche barre l'allée. Suzan tombe pour la deuxième fois!

"Je "reremonte", allant plus doucement, examinant la route. Cela va tout seul. Je pousse un "Ah!" satisfait, auquel M. Jacques répond par :

"—Attention au tournant!"

"—Au tournant!

"Hélas! "au tournant", Suzan tombe pour la troisième fois, avec un cri de douleur. Vite, M. Orvanne est auprès de moi.

"—Qu'y a-t-il? Vous êtes blessée?

"—Non, je suis en colère, voilà tout. Vous me faites peur de ceci, de cela, comme si j'étais une petite fille. Alors, je perds la tête.

"La vérité, May, c'est que j'étais fort humiliée ; surtout, je souffrais affreusement, mon genou ayant buté contre une pierre.

"—Je reviendrai seule à pied, dis-je à M. Jacques. Vous pouvez aller amuser et soigner vos petits Zubert à fièvre lente.

"—Ils doivent, en effet, m'attendre.

"Sur ces mots, prononcés d'un ton froid à donner le frisson, il me salue, remonte sur sa machine, et je reste sottement assise au milieu de l'allée. Alors, je regarde mon genou, un genou tout meurtri qui brûlait comme du feu. J'y mets une compresse de mousse humide, puis, clopin-clopant, je reprends le chemin de Pennelière, jurant, à part moi, de me venger du docteur, en allant voir, un jour ou l'autre, ce qu'il fait à la ferme.

"Pierre et Noël vont aussi bien que possible, disent tous les domestiques ; comprends-tu que M. Orvanne les garde indéfiniment cloîtrés ? Je pense que ce cher docteur se plaît assez à Pennelière et prolonge la convalescence. Attendez, mon beau monsieur, vous allez payer vos tons de magister et vos airs figés d'aujourd'hui.

"Es-tu sûre enfin, May, qu'"il" ne m'aime pas, et que je ne l'aimerai jamais, jamais, jamais?

"Un bon baiser. Je clos ce long journal en te disant: La suite au prochain numéro.

"SUZAN".

VIII

Tu sors Suzan?

—Oui, marraine. Vous êtes plongée dans votre correspondance et j'ai une envie folle de prendre l'air. Voyez donc ce beau ciel.

—Es-tu suffisamment couverte?

—Comme une Russe.

Avec sa jupe courte en serge bleu marine, son boléro de loutre moulant sa taille mince et son grand béret blanc, la jeune fille était une si jolie "Russe" que la baronne Heurtel la regarda une minute, le sourire aux lèvres, le cœur plein de fierté maternelle.

—Comme but de promenade, tu pourrais aller boire du lait chez les Darlon, ils t'aiment beaucoup, ces bons vieux. Aie soin de ne pas faire de folie en compagnie de Désirée.

Une flamme légère jaillit des yeux de Suzan.

—Aujourd'hui, marraine, Désirée va dormir. J'ai moins envie de boire du lait que de cueillir du houx et

de la mousse pour les jardinières du salon, je connais des endroits merveilleux.

Si le parc de Pennelière était, en été, plein de fleurs et de chants d'oiseaux, il avait un charme non moins grand dans la mélancolie de cette journée d'hiver. Les arbres, il est vrai, montraient la tristesse de leurs branches dépouillées, mais le lierre, enserrait les troncs vigoureux d'une gaine de feuillage ; le gui, au faîte des chênes et des pommiers, offrait à la gourmandise des merles et des grives l'appât de ses perles blanches ; des quinconces de thuyas, de tamaris, de fusains coupaient la monotonie des pelouses desséchées ; et les fûts sveltes des sapins s'élevaient le long des allées ou formaient des bois épais, dans lesquels le vent de mer jouait d'étranges mélodies. Puis, il y avait des buissons de houx piqués de baies éclatantes, des tapis de mousse plus doux qu'un tapis d'Orient. Avec cela, des pépiements de moineaux, la chanson lointaine de l'océan ; dans l'air, des senteurs résineuses jointes à l'âpre saveur du sel marin.

Suzan respira longtemps au milieu de la grande allée qu'elle suivait d'un pas rapide.

—Oh! qu'il fait bon!!

Elle marchait depuis une demi-heure, et, grisée de mouvement, toute au charme de cette promenade matinale, elle en oubliait le but avoué et le but inavoué, dans la joie de vivre qui remplissait son âme.

La piqûre d'une épine de houx vint lui rappeler les jardinières vides. Elle se mit à rire, regarda avec extase le buisson criblé de baies de corail et dit à demi-voix:

—Ta cruauté te perd. Pourquoi m'as-tu fait mal? Je n'aurais pas pris garde à ta beauté. Maintenant, je me venge. Suzan, vois-tu, est très bonne ou très mauvaise. Pas de milieu!

Bientôt la cueillette fut terminée. Houx, mousse, branches de lierre remplirent une légère corbeille ; Suzan jeta les yeux autour d'elle.

—Je ne sais plus du tout où je suis. Réfléchissons: j'ai suivi l'allée des chênes, le côté droit du verger, contourné l'étang, traversé toute la sapinière ; à la sortie, rencontre piquante du buisson de houx et zigzags nombreux. C'est là que je me suis égarée.

Légèrement inquiète, elle fit quelques pas et son regard s'éclaira d'une lueur joyeuse.

—Egarée? non, j'aperçois la petite porte du parc. Dans cinq minutes je serai chez les Zubert.

Cinq minutes plus tard, en effet, Suzan, avec des ruses d'Apache, contournait le jardin Zubert, pour entrer, par derrière, dans la cour de la ferme.

Cette ferme était une curieuse demeure, avec ses portes et ses fenêtres ogivales, ses gargouilles grimaçantes et les blasons à moitié rongés qui décoraient les murs. Très longue, elle n'avait qu'un rez-de-chaussée abrité par un immense toit formant auvent, tout moussu, sur lequel tournait, en grinçant, cinq ou six girouettes plus étranges les unes que les autres.

La toiture enlevée au nord était celle qui recouvrait les pièces renfermant les instruments aratoires ; l'autre corps de logis, iutact, servait d'habitation. Suzan en connaissait tous les coins et recoins, tant elle prenait plaisir, durant les vacances, après avoir bu du lait crémeux dans une grande écuelle à fleurs, que la mère Zubert posait respectueusement devant elle sur la table de sapin de la salle commune, à fureter partout comme un oiseau curieux, ou à jouer à cache-cache avec les bambins.

Du tas de fagots qui lui servait d'abri, elle voyait le rideau jaune de la chambre des fermiers que le vent agitait doucement. Tout à côté, un lierre vigoureux grimpait à l'assaut d'une fenêtre, la masquait presque, à force de festons et de pousses capricieuses. Les enfants couchaient là...

A cette heure, la ferme semblait inhabitée, tant le silence était complet à l'intérieur. Suzan pensa :

"Le père et la mère Zubert travaillent sans doute dans les champs; Pierre et Noël dorment ; M. Jacques lit tranquillement ou fait "ron ron" comme un chat paresseux. Le réveil sera piquant d'imprévu."

Elle rit tout bas, puis tressaillit. Un coq venait de lancer son "cocorico" sonore, auquel répondaient les battements d'ailes et les gloussements d'un bataillon de poules, et, soudain, un murmure s'éleva derrière le rideau de feuillage.

La jeune fille longea la muraille avec mille précautions, et, se blottissant contre le lierre, elle écouta. La fenêtre était simplement poussée, car chaque parole arrivait distinctement à ses oreilles.

—Oui, mon petit enfant, disait le docteur, dont Suzan reconnut à peine la voix, tant elle était douce et caressante, je te promets une histoire dès que tu auras bu cette tisane.

—Très belle alors? C'est si mauvais!

Suzan frémit. Cet accent bas, plaintif, pouvait-il être celui de Pierre ou de Noël, ces deux diables dont les cris perçants faisaient le désespoir de la mère Zubert?

—Très belle! répondit le docteur Ecoute: il y avait une fois une princesse. Elle avait des yeux aussi noirs que...

—Ceux de mam'zelle Suzan?

—Peut-être. Des lèvres rieuses...

—Comme mam'zelle Suzan.

—Des cheveux tout bouclés...

—Comme ceux de mam'zelle Suzan.

—Tu l'aimes donc bien, Mlle Suzan?

—Oui, tout plein, mais je vous aime plus qu'elle maintenant. Savez-vous? Père disait hier à maman que ça vous ferait une femme...

Brusquement, le docteur interrompit la phrase:

—On ne devrait même pas penser des bêtises pareilles. Allons, recouche-toi, tu t'agites beaucoup trop. La princesse...

Suzan, qui venait de passer par des impressions multiples, n'osait plus faire un mouvement de peur de trahir sa présence ; retenant son souffle, elle écoutait l'histoire de la "Princesse" qui, contée avec beau-

coup de naïveté et de charme, se déroulait au milieu de péripéties sans nombre. Quand, enfin, la belle Edda fut enlevée aux Allemands, qui l'avaient capturée, par un vaillant petit garçon du nom de Pierre, le malade, pour manifester sa joie, poussa un cri si étrange que Suzan se leva, résolue, écarta les branches retombantes du lierre, et regarda à l'intérieur.

D'abord, elle ne vit rien ; mais, bientôt, ses yeux s'habituèrent à l'obscurité relative de la chambre, et un lit très blanc lui apparut. Dans ce lit, un monstre était couché. Sur l'oreiller, on apercevait sa tête horrible, tuméfiée, gonflée. Où se trouvaient les yeux, le nez, la bouche? Suzan ne se le demandait même pas. Atterrée, rigide, en proie à une épouvante folle, elle restait cramponnée à l'appui de la fenêtre, voulant fuir et ne le pouvant pas.

—Mon Dieu! mon Dieu! balbutiait-elle, tandis que ses dents claquaient de terreur.

Cet appel même se glaça sur ses lèvres. Là-bas, dans le lit blanc, le monstre tendait les bras vers le docteur Orvanne, et la voix, plaintive comme au début, murmurait:

—Embrassez-moi, voulez-vous?

Sans hésitation, comme s'il allait baiser une joue satinée ou aspirer le parfum délicat d'une fleur, Jacques se pencha, disant :

—De bon cœur, petit frère.

Un cri, un gémissement plutôt, couvrit la dernière syllabe. Le jeune homme se retourna brusquement. En apercevant, à demi cachée par les branches retombantes du lierre, Suzan dont le visage était aussi blanc que le béret posé sur ses boucles brunes, il bondit vers la fenêtre:

—Que venez-vous faire ici? Partez, je le veux. Partez, partez donc, je le veux, vous dis-je. Du reste, voilà...

D'un geste rapide, il ferma le volet intérieur, donna un tour de clé à la porte, et revint s'asseoir près du lit de l'enfant.

—Qui c'est? murmura le petit.

—Une gamine curieuse que je punis.

Il cherchait à parler posément, mais sa voix tremblait si fort, l'accent en était si altéré, que l'enfant questionna de nouveau:

—Vous êtes fâché? Qu'avez-vous?

—Rien, ne t'inquiète pas, et cherche à dormir: c'est l'heure.

Quelques instants plus tard, Pierre reposait tranquillement ; alors, le docteur qui, jusque-là, était resté, le front dans ses mains, l'oreille attentive au moindre bruit, se leva, et, doucement, ouvrit le volet. Le lierre formait de nouveau un rideau de verdure ; dans la cour, solitude complète. Suzan n'était plus là!

Non, Suzan n'était plus là. Comment avait-elle quitté la ferme? Elle l'ignorait elle-même. L'arrivée subite du docteur, le bouleversement de son visage, son ton impérieux, la brusque fermeture du volet, tout cela, joint aux émotions éprouvées, venait de lui faire passer une minute inoubliable. Elle ne savait qu'une chose : c'est que, tout d'abord, elle s'était appuyée défaillante contre cette fenêtre close ; puis, elle avait couru, couru à perdre haleine, comme une enfant peureuse, droit devant elle, s'imaginant qu'"il" allait la poursuivre, pour la forcer à partir plus vite, plus vite encore...

(A suivre)

Le docteur Z..., qui n'a pas la réputation de toujours sauver ses malades, se promène pendant quelques jours à la campagne.

—C'est charmant ! dit-il à un ami, ce repos, mais le difficile c'est de tuer le temps.

—Soignez-le ! répond le bon apôtre...

Le féminisme à Montréal

On parle beaucoup de Féminisme dans le Vieux-Monde. Partisans et adversaires de cette théorie s'entendraient plus aisément s'il leur était donné à tous de voir combien les femmes américaines et en particulier les Canadiennes ont simplement mis en pratique la participation de la femme à la vie économique.

Nos filles, nos sœurs travaillent, et nous devons en être fiers. Elles tiennent à prendre leur part dans la vie et le mouvement des affaires. Il n'est pas un bureau, une maison où la femme n'ait sa place réservée. Quelle que soit sa condition sociale, nous pouvons donc dire que la femme chez nous n'est jamais à charge aux siens. C'est sa gloire, et celle de notre société.

Malheureusement, nos jeunes filles ne songent pas que le travail, comme tout ici-bas, n'a qu'un temps. Arrivera la vieillesse, surviendront les accidents et les maladies... Comment vivre alors?

Puisque ces dames ne sont pas étrangères aux affaires, qu'elles nous permettent de leur tenir le petit raisonnement suivant:

Un être qui travaille représente un capital qui produit, avec cette différence que l'individu passe et que le capital demeure. Ne serait-il pas en quelque sorte divin de prolonger au-delà de la tombe l'activité passagère de l'être humain? de créer en un jour, moyennant un léger sacrifice immédiat et une petite épargne à venir, le capital monétaire que représente l'activité de la femme?... Ce miracle est à la portée de tout le monde. L'Assurance sur la vie est la fée bienfaitrice qui atténue les coups de la Mort et de la Maladie.

Réfléchissez à ce que nous venons de vous suggérer, et demandez à LA SAUVEGARDE, compagnie d'assurance sur la vie, 26 rue Saint-Jacques, Montréal, tous les renseignements qui peuvent vous intéresser à ce sujet.

Chroniques du lundi

PAR

FRANCOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix, 35 cents. A vendre chez MM. DEOM & FRERES, 1877 rue Ste-Catherine, et DEOM, SAVARIN & Cie, 1738 rue Ste-Catherine, Montréal.

Avez-vous un bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

IL ADOUCIT LES SOUFFRANCES DE L'ENFANCE;

IL EST LE REPOS DES MERES FATIGUÉES.

IL EPARGNE DE PRECIEUSES EXISTENCES

Prix 25 cents. **A vendre partout**

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

UN REMEDE DE FAMILLE PROMPT et SUR

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents. Son action est prompte et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

STANTON'S PAIN RELIEF.—Aucun Voyageur, aucun Touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin

A VENDRE PARTOUT. PRIX 25c.

..LES VERS..

Les Pastilles du Dr Coderre pour Les Vers sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

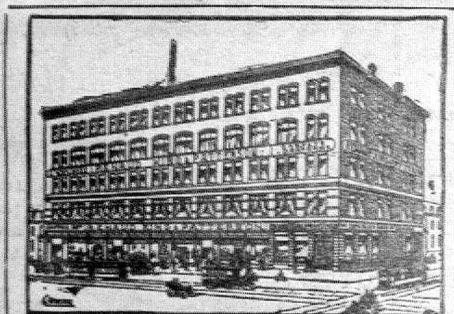
remède à la forme d'une TRES PETITE PASTILLE DE CHOCOLAT, étant considérée comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR. CODERRE POUR LES VERS

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait.

Prix, 25c. la boite, ou par la malle sur réception du montant.

THE WINGATE CHEMICAL CO., LTD, Montréal, Can



Le Temps est arrivé

de penser à vos achats de

MEUBLES, etc.

Une visite à nos grands magasins vous convaincra certainement que nous avons le plus beau choix de

Meubles, Lits en Fer et en Cuivre, Literie,

Tapis Turcs, Rideaux, etc.,

et que tout en vous offrant les dernières nouveautés, nous maintenons les prix au plus bas.

Renaud, King & Patterson

COIN STE-CATHERINE ET GUY

Les Cigarettes égyptiennes

DIVA



En vente partout

Coaltar Saponine

Desinfectant Cicatrisant

ADMIS DANS LES HOPITAUX DE PARIS

TRES EFFICACE CONTRE LES

Plaies, Cancers, Angines, Suppurations, etc., etc.

Ses qualités assainissantes et toniques le rendent incomparable pour

L'HYGIENE DE LA FAMILLE

Lotions, lavage de nourrissons, soin de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.

Le meilleur antiseptique pour l'entretien des dents, des gencives, et des muqueuses.

☞ SE MEFIER DES CONTREFAÇONS ☜